

© Laurent Philippe



104 cent
quatre
Direction Art et Musique Chorégraphique
paris

13 au 15 novembre

CAP AU PIRE

Chorégraphie, **Maguy Marin**
Costumes, Montserrat Casanova
Régie technique, Alexandre Béneteaud
Voix off, David Mambouch

Avec Françoise Leick

Production extrapole
Coproduction Centre National de la Danse (Paris);
CCN de Rillieux-la-Pape (Lyon); Association K (Paris)
Reprise en 2012 pour Le CENTQUATRE – Paris
et le Festival d'Automne à Paris

Spectacle créé le 8 novembre 2006
au Centre National de la Danse (Pantin)

Maguy Marin au CENTQUATRE :
2011 : *Salves*

Dans l'ombre, dans la densité de la pénombre, quelque chose se meut, une pulsation, un tic, un mouvement indéfinissable qui essaie d'aller vers un but imprécis, un point peut-être inexistant, d'où revenir dans le but d'un recommencement continu. Entre ombre et pénombre, se dessine un espace qui est déjà un autre monde, un outre-tombe; se dessine un temps qui est peut-être celui de l'éternité. Que « dire » et que « voir » dans l'éternité de cet outre-tombe? Le texte scandé, aussi implacable qu'une voix de Dieu – mais proche aussi d'une Pavane –, le rythme chorégraphique qui commence par un « cap au moindre » pour aboutir au pire, le « pire » et « le pis encore » se constituant alors comme le seul cap auquel on puisse tendre lorsque même le néant semble devenir une situation vivable, dans un temps où le « tant bien que mal » a été remplacé par le « tant mal que mal ». De cette à peine lueur – qui n'est ni un espoir ni un désespoir –, surgit une voix qui rythme l'impuissance de la signification, l'incapacité du voir, l'incrédulité qui affecte le mouvement. Un bout de cerveau, un reliquat orga-

nique de « substance molle » qui résiste à l'intérieur d'un crâne – sinciput sans occiput que l'on traîne dans une éternité savateuse –, un écarquillement des yeux désormais creux, un bout de souffle exhalent les éternels derniers mots qui ne peuvent conduire, « plus mèche encore », qu'à leur répétition indéfinie, variation sans fond, comme un ressac marin qui gémit à peine, une exhalation qui n'en peut plus d'expirer, mais qui, même épuisée, recommence de plus en plus affaiblie ses tentatives de mouvement, de diction, de vue. Pour rien, pour plus que rien. Dans un crâne où nichent des « restes d'esprit », les lueurs épuisées d'un cerveau parviennent à créer encore taches et formes muettes de la consistance, ombres dans l'ombre. Un vieillard, un enfant, une vieille femme accroupie qui cherchent à tracer des mouvements, des esquisses de mouvement qui n'aboutissent pas, qu'il faut recommencer et reprendre, avec une patience minutieuse contre les résistances au néant et au vide qui pulsent encore dans cet organique-là. Pour ne rien dire, ne rien voir, accomplir encore « l'imminimisable minime

minimum ». Comment penser l'impensable ? Comment se pencher ou regarder cette béance ? Dans le travail de Maguy Marin et de Françoise Leick, le mouvement, fait de sursauts et de soubresauts, reprend le corps à corps avec les infinitifs du texte, traçant, détraçant, effaçant : apparaître à peine, disparaître, réapparaître, nier ces fonctions l'une par l'autre, « gagner du temps aux fins de perdre », harceler pour rien, épuiser, amenuiser, dé-proférer, rater, se brouiller pour aboutir à un hiatus qui sépare définitivement, avant que le mot de cimetière finisse enfin par être énoncé. Mais surtout, constitution de la masse d'ombre noire – qui va devenir, dans *Salves* par exemple, un élément capital de la réflexion de Maguy Marin sur l'espace et le temps – où se glissent quelques rares lueurs qui happent le spectateur dans une des plus puissantes méditations baroques – telle une *Leçon des Ténèbres* –, non pas sur l'au-delà de la mort mais sur son être reste d'esprit organique et cave.

J-P. M.